

« JE SUIS NOIR ET JE N'AIME PAS LE MANIOC »

Gaston KELMAN, ancien directeur de l'Observatoire du syndicat d'agglomération nouvelle de la ville d'Évry.

Auteur de « Je suis noir et je n'aime pas le manioc », paru aux éditions Max Milo en 2004.

**Texte communiqué à partir de la rencontre-débat du 26 mai 2004
Organisée par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne**

L'image moderne du Noir en France a été construite par rapport à la place subalterne qui lui a été assignée à travers l'esclavage et la colonisation. Ensuite, la déportation des populations issues des anciennes colonies africaines a renforcé cette image négative. La culpabilité que ressent le Blanc fait qu'en plus, il porte sur ces populations un regard misérabiliste. Ce misérabilisme est peut-être aujourd'hui le facteur le plus négatif dans les rapports entre Noirs et Blancs en France.

Il convient de préciser que les Noirs – et l'autre minorité visible que forment les Arabes – n'ont pas été les seuls migrants subalternes. Les choix français ont toujours privilégié ce type de migrations : des populations souvent rurales qui viennent faire les travaux dits inférieurs. Il s'agit, pour les migrations internes, des Bretons ou des Auvergnats venant à Paris, par exemple, et, pour les migrations européennes, des Polonais, des Italiens, des Portugais, etc. Aujourd'hui, on se demande pourquoi on les a fait venir. La différence vient du fait que les migrants noirs seront toujours perçus comme des étrangers, à cause de leur visibilité, mais aussi à cause du contentieux historique né de la colonisation. Après avoir voulu les assimiler en Afrique, on juge aujourd'hui inadmissible de les inviter à s'intégrer en France, parce qu'il faut respecter leurs cultures, leurs origines.

On peut observer plusieurs étapes dans l'implantation des Noirs en France. Avant les indépendances africaines en 1960, la France a accueilli des étudiants africains qui allaient occuper les postes d'encadrement dans leurs pays d'origine après le départ des Blancs. Après les indépendances, la France a fait appel à une main-d'œuvre originaire des anciennes colonies. Avec la fin des migrations de main-d'œuvre et l'institution du regroupement familial, les familles immigrées se sont constituées là où il y avait généralement des hommes célibataires. La France, qui reste coincée dans sa culpabilité misérabilisante, va penser, à cette époque, que ces gens, qui ne sont que de passage, ne doivent pas être déracinés et, au lieu d'apprendre le français aux parents pour qu'ils s'intègrent à leur nouvelle société, même provisoire, on va enseigner les langues d'origine aux enfants, dans les maisons de quartier. Le respect de la différence va atteindre des sommets insoupçonnés, caricaturaux, avec cette étude réalisée en 1992, sur les Maliens de la ville nouvelle d'Évry qui se conclut en ces termes :

« S'il est vrai que le Noir nous paraît étrange en France, il faut dire qu'il a évolué par rapport à l'image que s'en faisait Marchal en 1890 ». Le Noir de la banlieue française en 1992 est ainsi comparé à celui de la forêt équatoriale, cent ans plus tôt. En outre, l'étude fait l'éloge de la polygamie et des foyers, comme facteurs d'intégration en France. On se dit qu'il y a péril en la demeure. Entre-temps, les choses évoluent et les enfants grandissent.

Si les pères ont raté leur intégration à cause du type d'accueil marginalisant et culturaliste qui leur a été réservé, il convient de considérer la situation des jeunes. Les pères, travailleurs immigrés, n'ont pas eu les moyens de se défendre et ont gardé l'image que l'on se faisait d'eux. Ils sont restés englués dans cette stigmatisation. Comme ils pensaient qu'ils ne seraient qu'éboueurs, ils sont restés tournés vers leur pays d'origine. Ils n'ont pas su revendiquer et ont influencé le comportement de leurs enfants. Actuellement, les étudiants sont conscients de cette stigmatisation et de la différence Blancs-Noirs. Ils connaissent l'adage « Un bout de bois dans l'eau, même pendant cinquante ans, ne sera jamais un crocodile ».

On observe que l'on reste avec l'idée que la France est blanche et que ceux qui ne sont pas des Blancs sont des étrangers. Il convient aussi de noter que les stigmatisations sont portées autant par les Blancs que par les Noirs. Lorsque j'ai perdu mon travail, un Blanc m'a proposé d'être adulte-relais, alors qu'un Noir m'a proposé d'être gardien du stade d'Évry. Mon ami noir m'a dit : « Arrête Gaston, un Noir ne choisit pas son travail. » C'est ce que l'on appelle essentialisation, le fait d'intérioriser la stigmatisation dont on est victime.

Les jeunes sont coincés par leurs parents qui n'ont pas la capacité de les aider, du fait de cette stigmatisation décrite antérieurement. De l'autre côté, les institutions leur demandent de ne pas oublier leur culture. Ainsi, les professeurs s'immiscent dans les origines et peuvent, sans le faire exprès, blesser le jeune, ou même le détruire. Même si cela part d'un bon sentiment, il y a des effets pervers. Ces enfants peuvent avoir un problème de désamour avec la France et se sentent comme étrangers. Ils ressentent un malaise, comme rejetés, ils ne se sentent pas vraiment citoyens. Il y a deux catégories de jeunes Noirs : ceux qui tombent dans la frustration et effectuent des actes de délinquance avec un rejet total de tout le système français et de toutes ses institutions ; les autres, qui veulent réussir, mais contre la France, ce qui est grave et paradoxal. À ceux-ci, il faut leur dire que l'Afrique n'est pas leur continent, mais que c'est ici qu'est leur espace, leurs racines. Pour cette jeunesse qui réussit, malgré tous les regards et les problèmes qui leur sont arrivés auparavant, il doit y avoir une aide permanente. L'ANPE doit les aider et non les enfoncer.

Face à cette situation, les médias jouent un rôle néfaste car, eux-mêmes, connaissent des problèmes avec l'immigration. Ce n'est pas normal, par exemple, qu'il n'y ait que deux personnes issues de l'immigration qui travaillent dans des radios nationales ou de très grands journaux. La presse africaine ici n'est même pas gérée par des Africains. De plus, elle est trop tournée vers l'Afrique et trop conservatrice. Par contre, des radios de jeunes sont beaucoup

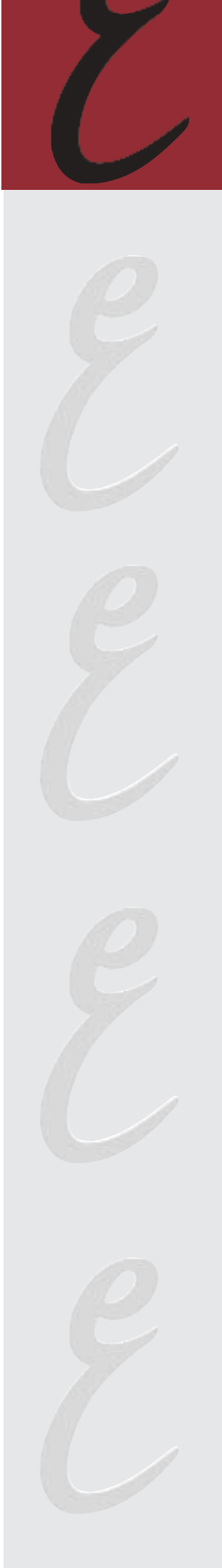
plus ouvertes, telle que Radio Génération. Il y a une ouverture vers le monde, des invités de diverses origines. Les autres radios devraient prendre exemple sur celle-ci car elle est époustouflante.

Les jeunes se retrouvent dans un malaise que l'on n'a pas pu leur éviter. Cependant, ils sont combatifs, créatifs et convaincus qu'ils vont réussir. Il y a aussi une reconnaissance, peu à peu, du problème racial existant en France. Dans notre pays, il y a 10% de Noirs, comme aux États-Unis. En France, il y a une image de l'immigration subalterne. Aux États-Unis, il y a la même image associée à celle de l'esclavage. Ce pays a mis en route la « discrimination positive » très rapidement et a fait un bond existentiel dans plusieurs domaines. C'est le mérite qui compte. En France, on est encore jugé au faciès. Il y a donc nécessité de progrès, même si on ne suit pas la politique volontariste américaine car on ne peut pas utiliser le terme de discrimination qui est péjoratif.

Souvent au lieu de chercher des solutions, on veut occulter les problèmes par une fuite en avant. Ainsi, on est passé de « nègre » à « noir », puis à « homme de couleur » et enfin à « black ». Moi, je suis noir et non black. « L'affirmative action », se fait au travers de l'individu. On doit faire de la pédagogie dans les institutions pour que le faciès ne devienne plus un déterminant professionnel ou social. Il est beaucoup plus dur de trouver un logement pour les Noirs que pour les Blancs. Un jour, je me suis garé à une place pour handicapé et un policier m'a dit que je n'étais pas handicapé. Je lui ai répondu : « Être noir en France n'est-il pas un handicap ? ». Cette provocation est pourtant vraie. On ne peut pas le nier. Il y a vraiment de la discrimination raciale à l'embauche.

L'Angleterre a su tirer parti de cette situation. Ainsi, les Anglais ont laissé l'espace demandé pour les différentes communautés. Dans cet espace, il y a les riches, les pauvres, les Noirs et les Blancs, ces quatre paramètres se mélangeant rarement. Mais sur l'espace public, les personnes sont jugées sur leur compétence : la présidente de la Chambre des Lords est une femme noire. Valérie Amos a réussi à s'y hisser car elle a beaucoup travaillé. Le jeune Lamy, secrétaire d'état à la Justice, est considéré comme le futur Tony Blair. Sir Trevor MacDonald, le journaliste le plus réputé, est noir. Il existe des conservateurs noirs. Ainsi, une journaliste anglaise a été surprise de voir la sectorisation française. Là-bas, lorsque l'on demande d'où les gens noirs viennent, ils répondent par le nom de leur ville ou de leur rue et non par leur pays d'origine. En Angleterre, la couleur de la peau ne compte pas. Ainsi, il n'est pas rare de voir des journalistes dénoncer ouvertement dans la presse les personnes qui sont racistes. Il y a une bonne relation Noir-Blanc. Tout le monde est sur un pied d'égalité.

La discrimination positive peut servir de tremplin, mais il y a deux partenaires obligatoires : l'État et les médias. Il arrive que des gens, vivant à la campagne et n'ayant jamais vu un Noir ou un Arabe, votent Front national car ils se sont fait une image négative à travers la télé et sont racistes. Le patronat se nourrit de cette télévision. Le Noir doit être irréprochable car, s'il flemmarde, le patron aura une très mauvaise image de tous les Noirs. La télévision et l'État



doivent être pédagogues et doivent aider ces Noirs à s'insérer au lieu de les stigmatiser. Le patron ne doit pas tomber dans la représentation. Il y a une nécessité de changer cette racialité et, malgré tous nos efforts, on ne peut pas le faire tout seul. Il n'y a pas que les Noirs qui doivent changer. Certes, il y a une capacité des Noirs à réagir. Mais, il faut accentuer des démarches telles que « France diversité » où chaque minorité est représentée.

Si quelqu'un a vu dans ce livre un chant du désespoir, c'est faux : c'est plus une démonstration de la France raciste. La paix dans la société blanche passe par une prise de conscience qu'ils ne sont pas seuls. Il faut arrêter la stigmatisation. Il faut passer à autre chose que l'image de l'esclavage ou de la colonisation. Notre peuple a beaucoup souffert, mais il ne faut pas le plaindre pour l'éternité, il faut le respecter.

Gaston KELMAN,
ancien directeur de l'Observatoire
du syndicat d'agglomération nouvelle de la ville d'Évry.